

Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band: 28 (2023)

Artikel: Gravir le Kilimandjaro entre 1861 et 1889 : expériences locales, appropriations européennes et hybridations culturelles
Autor: Froment, Delphine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1049714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

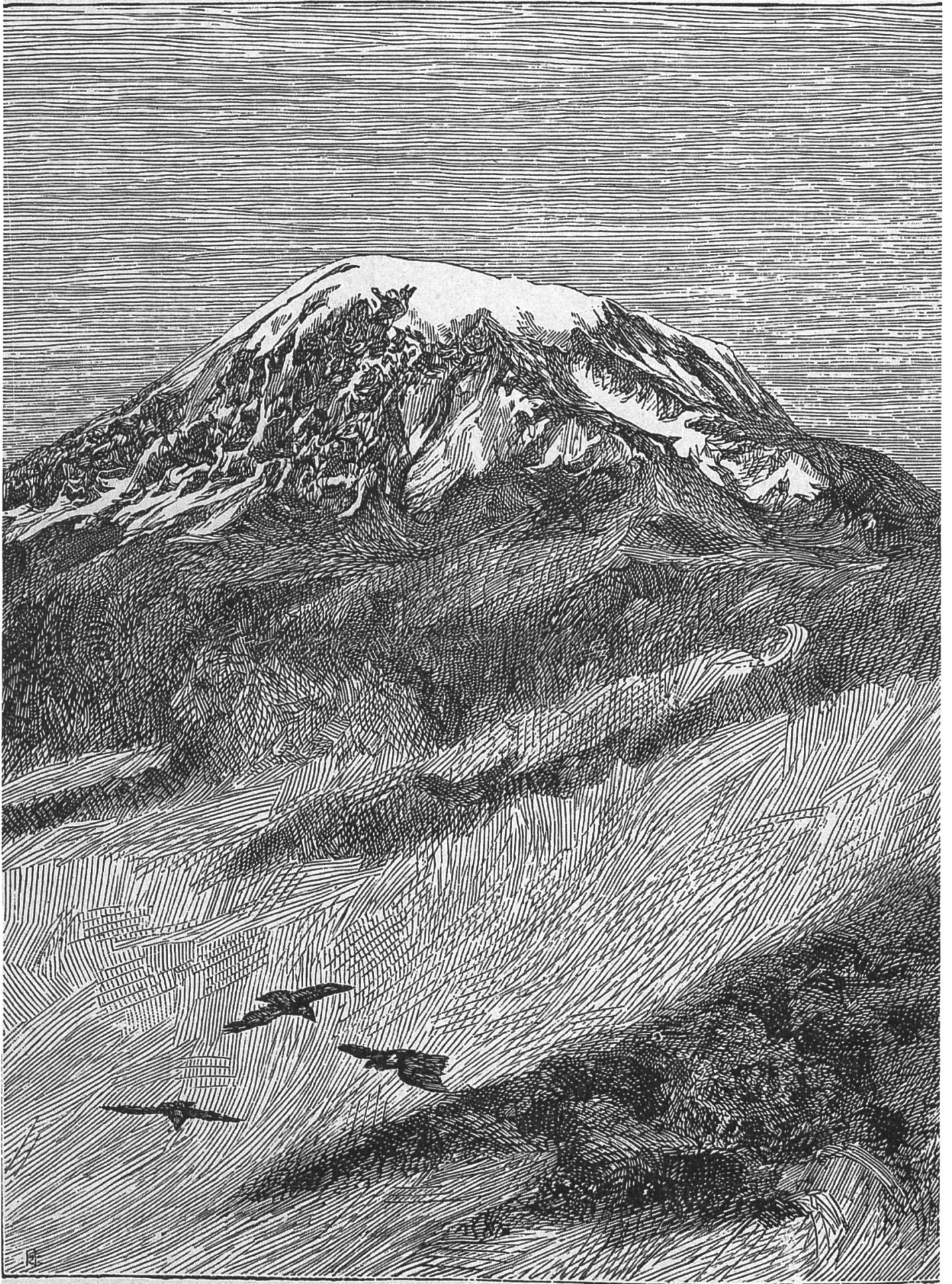


Fig. 59.—The Dome of Kibô from an altitude of 11,000 feet.

Gravir le Kilimandjaro entre 1861 et 1889

Expériences locales, appropriations européennes et hybridations culturelles

Delphine Froment

Riassunto - Scalare il Kilimangiaro (1861–1889). Esperienze locali, appropriazioni europee e ibridazioni culturali

177

Conosciuto dagli europei dalla metà del XIX secolo, il Kilimanjaro viene subito considerato la vetta più alta del continente africano, divenendo obiettivo di esploratori e alpinisti occidentali. Tra il 1861, data della prima spedizione, e il 1889, in cui si svolge il primo raggiungimento della vetta, una dozzina di spedizioni partono alla conquista della montagna, superando regolarmente i limiti di quello che si presenta come un vero e proprio fronte pionieristico. Questo articolo si sofferma sulle condizioni in cui i diversi attori (capi spedizione europei o guide e portatori dell'Africa orientale) scalarono la montagna, sulle loro reazioni e le esperienze ivi maturate.

En 2019, l'alpiniste népallo-britannique Nirmal Purja se lance dans le *Project Possible*, consistant à faire, en moins de sept mois, l'ascension des quatorze sommets de plus de huit mille mètres – défi qu'il relève en six mois et six jours, et dont il tire en 2021 un film à succès diffusé sur Netflix, *14 Peaks*. Le constat à l'origine de son projet interpelle: revendiquant ses origines népalaises (il a été naturalisé britannique), il affirme avoir voulu accomplir cet exploit pour donner davantage de visibilité aux grimpeurs népalais, qu'il jugeait historiquement éclipsés par leurs condisciples occidentaux – tant et si bien qu'il est désormais présenté comme une figure de la décolonisation de l'alpinisme.¹

Si Purja a contribué à une forte médiatisation des alpinistes non-occidentaux, le constat qu'il dresse n'est pas neuf pour autant. La figure des guides de montagne habite depuis longtemps l'historiographie sur l'ascensionnisme dans les Alpes: du profil sociologique aux relations entretenues avec les alpinistes

qui les engagent, en passant par les modalités de formation et de professionnalisation, ces acteurs ont été étudiés au prisme d'une vaste grille de lecture.² Par ailleurs, depuis plusieurs décennies, il est devenu impossible de faire abstraction de la question du rôle de ces figures de *go-between* dans des entreprises occidentales en contexte impérial ou colonial. Dans l'historiographie de l'exploration, déjà, la littérature tend depuis le tournant du XXI^e siècle à se pencher sur les figures non-occidentales qui participent aux expéditions montées et menées par des Européens: elle souligne combien, à rebours d'une histoire longtemps triomphaliste et héroïsante de l'exploration et des explorateurs blancs au XIX^e et au début du XX^e siècle, ces expéditions n'auraient jamais pu avoir lieu sans le concours de ceux que Donald Herbert Simpson et Jean-Pierre Chrétien ont appelé les «compagnons obscurs».³ Plus récemment, ces perspectives ont été reprises dans l'histoire de l'ascensionnisme, en particulier pour le contexte himalayen.⁴ De tels questionnements sur le rôle joué par ces acteurs et les liens noués avec les alpinistes occidentaux pourraient être prolongés à partir d'un terrain situé à quelque 6000 kilomètres de la chaîne de l'Himalaya – et, pour l'heure, bien moins fréquenté par l'historiographie: celui des montagnes est-africaines, et en particulier celui du Kilimandjaro.

Inconnu des Occidentaux avant le milieu du XIX^e siècle, c'est en 1848 que le Kilimandjaro est pour la première fois aperçu par un Européen – le missionnaire allemand Johannes Rebmann, qui en rapporte en Europe une première brève description.⁵ Rapidement, le Kilimandjaro gagne en notoriété auprès du public européen, notamment à la faveur d'une controverse durant plus d'une décennie autour de l'existence de ses neiges, présentées comme «éternelles» par Rebmann.⁶ Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, les géographes européens commencent à l'identifier comme le probable plus haut sommet d'Afrique – ce qu'est effectivement le Kilimandjaro, qui culmine à 5895 mètres. Cette montagne devient alors un important terrain de jeu des explorateurs européens en Afrique de l'Est: leur curiosité est aiguïée par la fameuse question des neiges dont il s'agit, un temps, de prouver l'existence; surtout, ils sont imprégnés de l'engouement occidental pour l'alpinisme qui se développe au XIX^e siècle et rêvent d'en faire l'ascension. Se succèdent ainsi entre 1861 et 1889 une dizaine d'expéditions, principalement allemandes ou britanniques, qui tentent l'ascension sommitale – et à partir de 1886, l'Allemagne intègre le Kilimandjaro à sa jeune colonie de l'Afrique orientale allemande.⁷

C'est l'Allemand Hans Meyer, accompagné de l'alpiniste autrichien Ludwig Purtscheller, qui atteint le premier le sommet du Kilimandjaro, le 6 octobre 1889 – exploit qui est présenté comme la continuation symbolique de la conquête politique de la région par les Allemands.⁸ L'engouement ascensionniste pour le Kilimandjaro ne s'éteint pas après l'expédition réussie de Meyer,

mais devient progressivement un argument touristique, et le massif connaît une première mise en tourisme pendant la période coloniale allemande (1885–1919). Une mise en tourisme qui, d'ailleurs, ne cesse de gagner en importance au cours du ^{xx}^e siècle, au point de devenir la pierre angulaire de la politique tanzanienne menée à partir des années 1970 pour le développement du tourisme: avec un aéroport international en 1971 à Arusha pour le desservir et un Parc national en 1973 ouvrant plusieurs voies d'ascensions, des camps de base et des refuges, le Kilimandjaro fait l'objet d'importants investissements qui entraînent une massification du tourisme au tournant du ^{xxi}^e siècle (39 000 visiteurs étrangers par an en 2009).⁹

Aujourd'hui, les pratiques visant à l'ascension du sommet sont bien rodées et encadrées. Se faisant en quatre à neuf jours, selon un style expédition (c'est-à-dire avec guide et porteurs) et en payant un permis pour accéder au Parc national, l'ascension est techniquement facile puisqu'elle s'apparente à de la randonnée jusqu'au sommet. Un équipement particulier est néanmoins nécessaire pour braver le froid, et des médicaments sont recommandés en prévention du mal aigu des montagnes, avec des bouteilles d'oxygène qui peuvent être utilisées en dernier recours – l'une des principales difficultés de l'ascension du Kilimandjaro tenant au fait que les randonneurs, en partant aux environs des 2000 mètres d'altitude, accèdent très rapidement (et assez aisément) à une altitude de plus de 4000 mètres, puis de 5000 mètres, ce qui les rend plus facilement sujets au mal aigu des montagnes.

Or, si elles sont aujourd'hui bien rodées, ces pratiques sont les héritières des tâtonnements des premiers explorateurs de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle. Et ces explorateurs européens ne se sont d'ailleurs pas, loin de là, avancés à tâtons seuls, mais bien accompagnés de leurs employés est-africains – des guides, porteurs et autres informateurs parfois originaires de la côte swahili, parfois des flancs du Kilimandjaro. Pourtant, l'historiographie actuelle tend encore à marginaliser ces acteurs – et sans doute est-ce dû à un biais de sources: la principale documentation primaire portant sur ces expéditions émane d'explorateurs européens qui mettent bien davantage en avant leurs actions que celles de leurs compagnons de route africains.

En interrogeant ces mêmes sources à nouveaux frais, cet article entend donc s'inspirer des renouvellements historiographiques sur l'ascensionnisme (autour des guides de montagne) et l'exploration (autour des «compagnons obscurs») pour déceler le rôle de ces acteurs habituellement marginalisés, en observer les relations avec les explorateurs et les échanges de représentations et de pratiques culturelles auxquels cette mise en contact donne lieu, et ainsi, proposer un pas de côté par rapport à une historiographie de l'alpinisme au Kilimandjaro qui se concentre, pour l'heure, surtout sur la figure européenne de Hans Meyer. Au

travers de l'étude de ces relations et de ces échanges, le terrain du Kilimandjaro apparaît alors, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, comme une source d'enseignement particulière et conduit à l'importation (et à l'invention) de certaines pratiques alpinistes en Afrique de l'Est.

Véritable front pionnier pour les Européens comme pour les Africains – qui sont tous confrontés à des conditions extrêmes d'ascension –, le Kilimandjaro est un terrain d'expérimentation et d'invention de pratiques, et un lieu de transferts de savoirs et de coproduction de pratiques, de connaissances et de représentations. Ces dernières sont spécifiques à ce terrain, en ce qu'elles sont largement influencées par le contexte est-africain, même si cette coproduction reste largement dominée par la main européenne.

Le Kilimandjaro dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un front pionnier

Les différentes expéditions européennes qui tentent l'ascension du Kilimandjaro dans la seconde moitié du XIX^e siècle se composent toutes de trois groupes d'acteurs: les Européens, leurs guides et porteurs originaires de la côte swahili, et d'autres guides et porteurs recrutés dans le territoire chagga sur les contreforts sud et est du Kilimandjaro. Ces groupes se distinguent les uns des autres du fait de leurs différentes expériences, représentations et pratiques culturelles de la montagne et du Kilimandjaro – qui demeure néanmoins pour tous un front pionnier.

Les Européens sont minoritaires au sein de l'expédition. Seuls ou à deux, parfois accompagnés d'un serviteur lui aussi d'origine européenne, ce sont eux qui montent et organisent l'expédition. Si leur profil sociologique est varié (missionnaires, géologues, naturalistes, aristocrates ou notables...), tous sont portés par l'ambition d'atteindre le sommet du Kilimandjaro, car imprégnés d'un imaginaire autour d'une pratique qui véhicule des idéaux d'excellence sportive, de maîtrise de la nature et d'héroïsme viril. Pas systématiquement rompus à l'alpinisme, la plupart cherchent néanmoins à se préparer physiquement en amont du départ en faisant de longues randonnées sur le littoral est-africain, comme Joseph Thomson.¹⁰ Certains s'exercent d'ailleurs même plus spécifiquement à l'alpinisme: c'est le cas de Hans Meyer qui, déjà fort de séjours dans les Alpes et dans l'Himalaya, passe en février 1887 plusieurs semaines dans les montagnes sud-africaines de Barberton Makhonjwa ainsi que dans la chaîne du Drakensberg, pour s'y entraîner juste avant de partir pour le Kilimandjaro.¹¹ D'ailleurs, Meyer prépare chacune de ses trois premières expéditions (1887, 1888 et 1889) avec une grande minutie: doté de grands moyens financiers grâce à sa famille (il est l'héritier du propriétaire d'une importante maison d'édition de Leipzig), il

part avec un matériel particulièrement adapté; surtout, il cherche à chaque fois un compagnon de voyage expérimenté, ce qui le conduit à engager en 1889 un alpiniste chevronné et particulièrement reconnu en Europe, l'Autrichien Ludwig Purtscheller.¹² Cependant, et en dépit de tous ces préparatifs, ces explorateurs occidentaux sont ceux qui sont le plus confrontés à une situation d'étrangeté lors de cette expédition. En effet, alors que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le mouvement exploratoire bat son plein en Afrique de l'Est, et que la présence européenne dans la région ne se manifeste que par quelques institutions diplomatiques ou commerciales dans l'archipel de Zanzibar, ou par quelques stations missionnaires sur la côte est-africaine, tout l'*hinterland* leur apparaît comme un front pionnier – ainsi que le Kilimandjaro, situé à environ 300 kilomètres de la côte.

C'est la raison pour laquelle ils montent une expédition dès leur départ de la côte swahili, en recrutant d'importantes caravanes de guides et porteurs, dont le nombre dépasse facilement la centaine – en fonction des moyens à disposition des explorateurs: si le missionnaire peu fortuné Charles New part en 1871 avec un guide, un cuisinier et quatorze porteurs, Harry Hamilton Johnston, qui est en 1884 directement missionné par la *British Association for the Advancement of Science*, engage 120 porteurs.¹³ Ces acteurs, qui habitent sur la côte et vivent du commerce, n'ont aucune expérience en matière d'alpinisme. Si les Européens les engagent, c'est parce qu'ils connaissent bien l'*hinterland* est-africain pour l'arpenter régulièrement dans le cadre du commerce caravanier de longue distance qui maille la région depuis plusieurs décennies. Ce faisant, ces explorateurs reprennent à leur compte un modèle existant depuis la fin du XVIII^e siècle au moins: des caravanes composées de guides, porteurs et de cuisiniers et sans bêtes de somme, et organisées de manière très hiérarchique – modèle qui est repris non seulement pour se rendre jusqu'au pied du Kilimandjaro, mais aussi pour en faire l'ascension.¹⁴ Si leur expérience de la route fait de ces guides et porteurs des acteurs primordiaux de l'expédition, ceux-ci n'ont jamais auparavant appréhendé le massif du Kilimandjaro autrement que comme une simple étape entre la côte et la région des Grands Lacs: dans le cadre du commerce caravanier, ils ne s'y sont arrêtés que pour s'y ravitailler auprès des populations locales, les Chaggas; jamais ils n'en ont tenté l'ascension au-delà de la zone habitée (située autour des 1500–2000 mètres d'altitude).

De ce fait, une fois en territoire chagga, les explorateurs cherchent à recruter des habitants du massif pour les accompagner jusqu'au sommet. Avec eux, ils montent une seconde expédition, constituée d'une dizaine d'hommes, et destinée non plus à rallier le massif depuis la côte, mais à en faire l'ascension. Si les explorateurs gardent auprès d'eux certains des employés de la côte dont ils sont les plus proches, les guides et porteurs chaggas sont tout particulièrement

prisés. De fait, ils connaissent davantage le terrain, et ont une pratique verticale ancienne de la montagne. En effet, au-delà de la zone habitée, les Chaggas montent régulièrement jusque sur la selle du Kilimandjaro, qui sépare les deux principaux sommets du Kibo et du Mawenzi à une altitude d'environ 4000 mètres: ils y pratiquent la chasse ou la cueillette, ou peuvent ainsi rallier plus rapidement un point ou l'autre du massif.¹⁵ Les sources européennes relatent même des tentatives d'ascension du Kilimandjaro: Johannes Rebmann raconte ainsi comment, quelques années avant son premier séjour sur le massif en 1848, un chef chagga a envoyé une expédition qui s'est soldée par la mort de la plupart des acteurs, sauf d'un, revenu avec ses membres gelés par le froid; d'après Rebmann, l'objectif n'était néanmoins pas le sommet en lui-même, mais bien plutôt la limite nivale, qui n'aurait jamais été atteinte.¹⁶ Ainsi, si les Chaggas ont déjà une certaine connaissance de la montagne, au moins jusqu'à un certain point qui semble être la limite nivale, cette pratique verticale de la montagne ne correspond pas à celle de l'alpinisme occidental, puisqu'il n'y a pas de quête particulière du sommet. Par ailleurs, les sources occidentales laissent entendre que personne n'aurait encore atteint la limite nivale, avant la seconde moitié du XIX^e siècle – tout du moins, et en dépit d'un éventuel biais de sources, il semble qu'atteindre la limite nivale ait été alors quelque chose de suffisamment peu commun chez les Chaggas pour que cette information soit remontée aux oreilles des explorateurs européens.

Ainsi, à partir d'un certain point situé aux alentours des 4000 mètres d'altitude, au niveau de la selle du Kilimandjaro, le massif apparaît comme un véritable front pionnier pour tous les acteurs, qu'ils soient d'origine européenne, swahili ou chagga. C'est d'ailleurs une idée que semblent corroborer les compagnons chaggas de New en 1871: «Nous sommes allés plus loin que quiconque ne l'avait jamais fait auparavant.»¹⁷

Les enseignements du terrain: bricolages et transferts de pratiques et de savoirs

Dès lors, non seulement le terrain du Kilimandjaro s'affirme comme un lieu de rencontre et de contact entre des acteurs aux connaissances, représentations et pratiques culturelles variées, mais il devient également un lieu d'appropriation collective, en ce qu'il est un front pionnier pour tous – d'autant que les conditions qu'ils y rencontrent sont assez extrêmes. Les journaux et récits de voyage insistent en effet très largement sur les difficultés du terrain: une ceinture forestière extrêmement dense et difficilement praticable au-delà de la zone habitée, des pentes raides et des pluies abondantes qui rendent le terrain particulièrement glissant, des conditions météorologiques difficiles, la

nécessité de se frayer un chemin à tâtons sans se perdre et sans connaître les distances et le temps qui sépare l'expédition de l'objectif du sommet...¹⁸ Sur-tout, étant confrontés à de très hautes altitudes qu'ils atteignent en un court laps de temps (entre un et trois jours), les explorateurs décrivent tous dans leurs récits de voyage des symptômes qui évoquent le mal aigu des montagnes: difficulté à respirer, maux de tête, hallucinations... Ce sont là des symptômes qu'ils décrivent autant pour eux que chez leurs compagnons africains, et qui, le plus souvent, causent l'abandon de l'expédition.¹⁹

Poursuivant un même objectif (qu'ils soient employeurs ou employés), à savoir l'ascension sommitale, les Européens, Swahilis et Chaggas sont, tous ensemble, confrontés à une même réalité, face à laquelle ils échangent entre eux et tentent de trouver des solutions, ce qui se manifeste au quotidien par des transferts de savoirs et de pratiques, et modifie *in fine* leurs représentations. Les différents membres de l'expédition négocient constamment pour concilier les avis, qui varient en fonction des aspirations et de l'expérience du terrain. Savoir où faire étape est systématiquement un moment d'intenses débats, les Européens voulant souvent s'arrêter le plus loin possible pour ne pas ralentir leur progression vers le sommet, tandis que les Chaggas ou les Swahilis, plus au fait des conditions de réapprovisionnement, de la météorologie ou de la topographie, estiment qu'il vaut mieux faire halte plus tôt, et à un endroit précis.²⁰ Mais ce sont là des problématiques déjà bien mises en évidence dans l'historiographie de l'exploration, dans des contextes très différents.²¹

Le cas des premières tentatives d'ascension du Kilimandjaro permet en revanche d'observer les bricolages que font les différents acteurs pour s'adapter au terrain qu'ils découvrent, et comment ceux-ci donnent lieu à des hybridations culturelles originales. En 1871, après une longue marche d'approche leur ayant permis d'aller «plus loin que quiconque ne l'avait jamais fait auparavant», New et son cuisinier swahili Tofiki décident finalement de laisser leurs compagnons en arrière et de poursuivre seuls pour tenter l'ascension finale du sommet. Leur laissant leurs affaires pour se décharger le plus possible, confrontés à la raréfaction de l'air et à l'impressionnante inclinaison de la pente, ils prennent une lance et un arc – des armes qu'ils empruntent à leurs compagnons chaggas – pour s'aider comme d'un bâton. Cette forme de bricolage et d'hybridation autour du matériel s'observe aussi avec les calebasses chaggas et swahilis qui font office de gourdes, et, *a contrario*, les couvertures manufacturées en Europe qu'utilisent les compagnons de New pour se protéger du froid lors des nuits en haute altitude – eux qui, sinon, seraient partis à l'assaut du sommet relativement dénudés, et seulement avec de la graisse ou quelques peaux d'animaux pour se couvrir.²²

Cette confrontation au terrain apporte ainsi une expérience cumulative à l'ensemble des acteurs, qu'ils soient européens, swahilis ou chaggas. Par la lecture des récits de voyage de leurs prédécesseurs, ou du fait de leur propre vécu, les explorateurs apprennent à mieux préparer leur expédition – où s'arrêter, qui recruter, quelle route emprunter, comment faire face au mal des montagnes... Ainsi, longtemps, des explorateurs comme von der Decken, New ou Thomson tentent l'ascension au départ de la chefferie chagga de Moshi – car c'est la chefferie la mieux connue des Européens depuis 1862, et avec lesquelles le plus de contacts ont été noués. Mais, en 1884, Johnston est contraint de partir d'une autre chefferie, celle de Marangu, située plus à l'est; il se rend à l'évidence que cette voie d'ascension est bien meilleure que celle depuis Moshi – et ceux qui lui succèdent sur le massif, et notamment Meyer en 1887–1889, finissent tous par l'imiter.²³ D'ailleurs, aujourd'hui encore, la «voie Marangu» est la plus fréquentée par les alpinistes, car permettant l'accès le plus direct et le plus rapide au sommet.

Cet apprentissage au fil des expériences de terrain est encore plus manifeste à propos du mal des montagnes. Dans les années 1860 et 1870, les premiers explorateurs européens (von der Decken, New...) ne sont pas avertis de ce risque – non plus que leurs compagnons africains – tant ils semblent pris de court lorsque les premiers symptômes se déclenchent, et ne savent pas nommer le mal qui les habite. En 1884, Johnston, qui a bien lu ses prédécesseurs, est déjà plus préparé, en ce qu'il n'est pas surpris des symptômes qu'il ressent: il nomme clairement le syndrome, parlant d'une «attaque ordinaire de mal des montagnes».²⁴ Surtout, quelques années plus tard, en 1889, fort de l'expérience de ses prédécesseurs et de celle issue de sa propre tentative de 1887, Meyer cherche à se prémunir le mieux possible contre ce syndrome, préparant son acclimatation à l'altitude avant de se lancer dans l'assaut final du sommet: il conçoit ainsi une expédition qui fonctionne avec un camp de base et des stations intermédiaires de ravitaillement, pour lui permettre de séjourner sur le Kilimandjaro et de rayonner depuis son camp de base tout en s'acclimatant pendant plusieurs semaines.²⁵ Ce faisant, Meyer rompt avec les pratiques précédentes des explorateurs qui consistaient à tenter une progression extrêmement rapide à travers les différents étages de la montagne pour faire l'ascension du Kilimandjaro – et propose un modèle largement repris dès la première mise en tourisme du massif au tournant du ^{xx}e siècle, et encore suivi aujourd'hui.

Si les explorateurs occidentaux inventent progressivement des modalités nouvelles pour l'ascension du sommet, ils ne sont pas les seuls à apprendre de cette expérience du terrain. Déjà, les guides et porteurs qui arrivent de la côte swahili et n'ont pas la connaissance du Kilimandjaro qu'ont les Chaggas (ou celles des Alpes qu'ont les Européens), découvrent la géologie de la mon-

tagne, et en particulier, la nature de la neige, totalement inconnue sur la côte – au point que l'un des compagnons de New espère pouvoir y commercialiser la substance, en la présentant comme un médicament.²⁶ Surtout, l'ensemble des acteurs africains, qu'ils soient d'origine swahili ou chagga, sont sensibilisés au concept occidental d'ascensionnisme et de conquête des sommets. Cette sensibilisation s'observe très clairement au fil des différentes explorations. Ainsi, dans les années 1860 et 1870, avec les expéditions de von der Decken et de New, les Chaggas semblent d'abord surpris des projets d'ascension que leur présentent les explorateurs lorsqu'ils veulent recruter des porteurs ou des guides; mais ils s'imprègnent peu à peu de cette idée: en 1871, quand New présente son projet d'ascension, les habitants de Moshi font référence à la tentative manquée d'ascension de von der Decken; et quand New et son compagnon Tofiki atteignent la limite nivale, Tofiki reprend à son compte l'idée occidentale de conquête de la montagne en s'exclamant que le «Kibo a été enfin battu».²⁷ Peu à peu, ils en viennent à anticiper ce projet chez les Européens, offrant spontanément leurs services contre rétribution.

Progressivement, au contact des explorateurs, le rapport des Chaggas à la montagne se transforme, marqué par l'essor d'une économie de l'ascensionnisme – un phénomène, finalement assez similaire à ce qui a pu être observé dans les Alpes au XIX^e siècle, avec des travailleurs locaux qui, paysans, chasseurs de chamois ou cristalliers, s'appuient sur les savoirs variés acquis grâce à leurs activités agropastorales et se convertissent dans le tourisme alpin pour compléter leurs revenus.²⁸ Dans le cas du Kilimandjaro, cette mutation se fait à un rythme très lent, puisque très peu d'ascensions sont finalement organisées sur la période – une vingtaine tout au plus, avant 1900. Elle devient plus tangible dans les premières décennies du XX^e siècle.

La seconde moitié du XIX^e siècle voit néanmoins un renouvellement de pratiques autour du Kilimandjaro pour cette pluralité d'acteurs: importation des concepts d'alpinisme et d'ascensionnisme, venus d'Europe, mais également des formes d'hybridations entre connaissances, représentations et pratiques européennes, chaggas et côtières – ce qui semble autoriser à parler d'appropriation collective, et peut-être même transculturelle, du Kilimandjaro.

Quelle appropriation collective du Kilimandjaro?

Pour autant, il ne faudrait pas surévaluer le caractère irénique de cette appropriation collective: s'il y a bien une histoire collective de la conquête du Kilimandjaro, celle-ci reste marquée par des rapports sociaux très hiérarchisés – qui peuvent être aussi observés dans le cadre de la relation guide-client

en contexte alpin.²⁹ Le cas est-africain voit néanmoins s'ajouter une dimension supplémentaire, d'ordre racial, et qui ne peut être évacuée – comme, d'ailleurs, dans la plupart des contextes extra-occidentaux, et notamment himalayens, déjà étudiés.³⁰ Cette double hiérarchisation, à la fois sociale et raciale, entre les rôles, valeurs et aptitudes des différents acteurs de l'expédition est visible dès la mise en récit de chaque ascension – mise en récit qui est systématiquement le fait de l'Européen qui a monté l'entreprise, aucun témoignage n'émanant, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un acteur africain.

Elle s'exprime tout d'abord lorsque, dans leurs récits, les explorateurs moquent les craintes de leurs compagnons africains, à l'instar de New, lorsqu'il décrit l'effroi de Sadi, son guide swahili, lors d'une nuit passée sur les hauteurs du Kilimandjaro: «Sadi nous amusait beaucoup, il était si nerveux. Les rochers faisant écho à chacune de nos paroles, il pensait qu'il y avait sur la montagne d'autres êtres que nous. Toutes les histoires d'elfes, de gobelins, de fantômes, de goules et d'esprits de toutes sortes dont il avait toujours entendu parler au sujet des occupants du Kilimandjaro, lui revenaient à présent et le mettaient dans un état de profond désarroi.»³¹

De même pour la représentation magique qu'auraient les Chaggas du Kilimandjaro, et que les explorateurs disent en tout cas observer dans leurs chansons et rituels. Qu'il s'agisse des «goules» que redoute Sadi, ou de la sacralité du «puissant Kilimandjaro» évoquée par leurs interlocuteurs chaggas, les explorateurs y voient des formes de superstition ou des croyances religieuses absurdes. Ce sont d'ailleurs là peut-être de simples projections que les Européens plaquent sur les populations locales, qui leur permettent de s'expliquer les réticences de leurs interlocuteurs à s'y aventurer – et surtout, en creux, réaffirmeraient leur propre supériorité d'Européens ne se laissant pas décourager par une peur hérétique ou irrationnelle.³² Au prétendu rapport religieux et sacré qu'ont les acteurs est-africains à la montagne est ainsi opposé un rapport plus scientifique et rationnel, où le Kilimandjaro n'est pas vu comme une force divine potentiellement maléfique, mais comme un simple environnement naturel. Pour autant, le Kilimandjaro n'en demeure pas moins doté pour les Européens d'une charge esthétique certaine, tant ils personnifient eux aussi le massif – celui-ci étant régulièrement qualifié de «reine des montagnes», d'«Olympe» africain, et même de «Saint des saints»: tout en dénigrant la sacralisation du massif prétendument opérée par leurs compagnons est-africains, ils en proposent une autre, tout aussi teintée de références mythologiques ou religieuses.³³

Plus encore, si le mal des montagnes est un syndrome auquel les acteurs sont tous confrontés collectivement, indépendamment de leur rang social ou de leur origine, il demeure un marqueur de distinction. En effet, quand l'explorateur en décrit les symptômes, ses descriptions s'accompagnent systématiquement

quement de comparaisons physiques et morales, qui lui permettent de se valoriser par rapport à ses employés africains – un point déjà observé dans le cas himalayen par Lachlan Fleetwood.³⁴ De fait, à chaque fois qu'une tentative d'ascension échoue, les explorateurs européens aiment à rappeler et souligner qu'ils ont été les derniers à rebrousser chemin. Et, si jamais les explorateurs flanchent en même temps que leurs compagnons africains, ils n'attribuent pas les mêmes causes à l'abandon de l'ascension. En 1862, von der Decken explique ainsi: «Mes deux nègres refusaient d'avancer davantage, et mon compagnon blanc souffrait si gravement d'un mal de tête que je fus obligé de m'arrêter.»³⁵ Sous-entendant que lui-même aurait pu continuer, ce sont les faiblesses physiques et morales de ses compagnons qui ont eu raison de l'ascension – des faiblesses qui, en plus d'être ici clairement classées selon des critères raciaux, semblent être elles-mêmes hiérarchisées: alors que le «compagnon blanc» (à savoir, Otto Kersten, un scientifique qu'il a embauché pour son expédition et qui n'est donc déjà pas du même rang social) a une bonne raison d'abandonner l'ascension, puisqu'il a gravement souffert du mal des montagnes, les «nègres» auraient simplement manqué de volonté et auraient obstinément refusé d'avancer, sans raison particulière.³⁶ Ce discours s'explique par la volonté d'héroïser l'explorateur et d'ériger sa tentative d'ascension en véritable exploit, difficilement réalisable par le commun des mortels. Dès lors, un tel discours conduit à souligner le caractère hostile du Kilimandjaro et à surévaluer le caractère pionnier de l'entreprise exploratoire. De fait, sur les cartes qu'ils dressent du massif, les explorateurs montrent systématiquement quelle route ils ont empruntée sans jamais cartographier d'une manière ou d'une autre les chemins déjà tracés par les Chaggas pour la chasse, la cueillette ou leurs déplacements sur le massif. Le cas d'un croquis de Johnston est en ce sens tout à fait éloquent (Fig. 1): il a pris soin de tracer en rouge ses différents itinéraires à travers la montagne, mais omet de cartographier les chemins empruntés par les locaux (alors qu'il évoque dans son récit les nombreux chemins qui partent des différentes chefferies chaggas pour converger aux alentours des 2700 mètres d'altitude). Un tel procédé a non seulement pour conséquence d'héroïser l'explorateur qui s'attaque au Kilimandjaro, mais aussi de vider le Kilimandjaro de ses habitants, de gommer son anthropisation et de le désocialiser – en bref, d'en faire une *terra incognita* propre à l'appropriation, notamment européenne, et, à terme, de justifier un éventuel processus de colonisation.³⁷

Conclusion

Le terrain du Kilimandjaro apparaît bien comme un lieu d'apprentissage pour l'ensemble des acteurs, européens et africains, qui se lancent à l'assaut de son sommet – et ce, à différents égards, qu'il s'agisse d'apprendre à connaître la montagne dans sa topographie et sa météorologie, de s'adapter à des difficultés bien particulières comme le mal des montagnes, ou d'apprendre de nouvelles techniques ou pratiques... De telle sorte que semble être à l'œuvre, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une appropriation collective et transculturelle du Kilimandjaro: tous les acteurs, européens comme africains, s'engagent physiquement dans cette aventure, et s'adaptent, ensemble, à certains défis imposés

par la montagne. Cette dimension ne doit pas être surévaluée pour autant: l'alpinisme au Kilimandjaro, même s'il s'adapte à un terrain est-africain particulier, reste une pratique occidentale, importée d'Europe, et avant tout menée par des Européens. De manière assez emblématique, si les acteurs africains jouent un rôle tout au long des expéditions, ils sont quand même absents lors de la conquête du sommet par Hans Meyer et Ludwig Purtscheller en 1889 – où il n'y a ni guide ni porteur africain avec eux au sommet.

Il reste que, progressivement, on observe un apprentissage est-africain, sur le terrain, de l'alpinisme et des pratiques et représentations de la montagne qui y sont associées – apprentissage et réappropriation qui restent à être plus précisément étudiés pour l'ensemble du ^{xx}^e siècle, mais qui aboutissent au moins en décembre 1962, pour le premier anniversaire de l'indépendance du Tanganyika (actuelle Tanzanie), à l'organisation d'une expédition tanganyikaise devant planter le drapeau national au sommet du Kilimandjaro, nouvellement rebaptisé «Uhuru Peak» (ou, en anglais-kiswahili, «pic de la Liberté») – reprenant ainsi à son compte la symbolique progressivement importée et construite, un siècle plus tôt, autour du Kilimandjaro.

En ouverture: The Dome of Kibô from an altitude of 11 000 feet («Le dôme du Kibo, depuis une altitude de 3350 mètres»). Gravure par Harry Hamilton Johnston pour illustrer sa seconde tentative d'ascension du Kilimandjaro. Source: H. H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition. A Record of Scientific Exploration in Eastern Equatorial Africa and a General Description of the Natural History, Languages, and Commerce of the Kilima-Njaro District*, Londres 1886, p. 278.

- 1 J. Moag, «Tragedy and Triumph on Winter K2 as Sherpas Claim Last Great Himalayan Prize», *Adventure Journal*, consulté le 16 décembre 2022, URL: <https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=https%3A%2F%2Fwww.adventure-journal.com%2F2021%2F01%2Ftragedy-and-triumph-on-winter-k2-as-sherpas-claim-last-great-himalayan-prize%2F#federation=archive.wikiwix.com&tab=url>.
- 2 Voir par exemple: P. Joutard, *L'invention du Mont Blanc*, Paris 1986; P. H. Hansen, *The Summits of Modern Man. Mountaineering after the Enlightenment*, Cambridge 2013; R. Martinoia, «La profession et le marché des guides de montagne à Chamonix (1821–1892): socio-économie historique d'une clôture», *Histoire, Économie et Société*, 36, 1, 2017, pp. 90–105; Id., «S'assurer de bons guides. La construction de dispositifs de jugement et de confiance sur le marché des guides de montagne par le Club alpin français et la Société des touristes du Dauphiné (1875–1930)», in: P. Clastres et al. (eds.), *Gravir les Alpes du XIX^e siècle à nos jours. Pratiques, émotions, imaginaires*, Rennes 2021, pp. 119–124.
- 3 D. H. Simpson, *Dark Companions: the African Contribution to the European Exploration of East Africa*, Londres 1975; J.-P. Chrétien, «Les premiers voyageurs étrangers au Burundi et au Rwanda: les 'compagnons obscurs' des 'explorateurs'», *Afrique & histoire*, 4, 2, 2005, pp. 37–72. Voir également: F. Driver, L. Jones (eds.), *Hidden Histories of Exploration: Researching the RGS-IBG Collections*, Londres 2009; S. Schaffer et al. (eds.), *The Brokered World. Go-Betweens and Global Intelligence, 1770–1820*, Uppsala 2009; F. Driver, «Hidden Histories Made Visible? Reflections on a Geographical Exhibition», *Transactions of the Institute of British Geographers*, 38, 3, 2013, pp. 420–435; H. Blais, O. Loiseaux, *Visages de l'exploration au XIX^e siècle. Du mythe à l'histoire*, Paris 2022.
- 4 M. von Brescius, *German Science in the Age of Empire. Enterprise, Opportunity and the Schlagintweit Brothers*, Cambridge 2018; L. Fleetwood, «Bodies in High Places: Exploration, Altitude Sickness, and the Problem of Bodily Comparison in the Himalaya, 1800–1850», *Itinerario*, 43, 4, 2019, pp. 489–515; Id., *Science on the Roof of the World. Empire and the Remaking of the Himalaya*, Cambridge 2022.
- 5 J. Rebmann, «Narrative of a Journey to Jagga, the Snow Country of Eastern Africa», *Church Missionary Intelligencer*, 1, 1, mai 1849, pp. 12–23.
- 6 D. Froment, «Contre le piège de l'évidence. La controverse des neiges du Kilimandjaro (1848–1862)», *Communications*, 113, 2023 pp. 101–111.
- 7 A. Lenoble-Bart, «Kilimandjaro, de l'histoire au symbole», in: F. Bart et al. (eds.), *Kilimandjaro. Montagne, mémoire, modernité*, Pessac 2003, pp. 21–34; D. Froment, *La fabrique du Kilimandjaro. Savoirs géographiques, représentations et constructions impériales en Afrique de l'Est au XIX^e siècle*, Paris 2021. Sur le colonialisme allemand, voir par exemple: S. Conrad, *Deutsche Kolonialgeschichte*, Munich 2008.
- 8 B. Michel, «Making Mount Kilimanjaro German: Nation Building and Heroic Masculinity in the Colonial Geographies of Hans Meyer», *Transactions of the Institute of British Geographers*, 44, 2019, pp. 493–508; D. Froment, «Collaborer avec ses rivaux. Les soutiens britanniques et zanzibarites à la conquête allemande du Kilimandjaro (1887–1889)», *Revue d'Histoire contemporaine de l'Afrique*, 3, 2022, pp. 19–34.
- 9 M. V. Bender, *Water Brings No Harm. Management Knowledge and the Struggle for the Waters of Kilimanjaro*, Athens 2019.
- 10 J. Thomson, *Through Masai Land: A Journey of Exploration Among the Snowclad Volcanic Mountains and Strange Tribes of Eastern Equatorial Africa, Being the Narrative of the Royal Geographical Society's Expedition to Mount Kenia and Lake Victoria Nyanza, 1883–1884*, Londres 1885, pp. 25–26.

11 Voir par exemple: entrée du 15 décembre 1886 du carnet de terrain de Hans Meyer (décembre 1886–février 1887), Leibniz-Institut für Länderkunde (IFL), Nachlass Meyer, K 180/1/23; entrées du 2, 4, 5, 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17 février 1887 du carnet de terrain de Hans Meyer (février–mai 1887), IFL, Nachlass Meyer, K 180/1/24. Voir également: H. Meyer, «Über seine Besteigung des Kilimandscharo», *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 14, 1887, p. 446; Id., *Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet*, Leipzig 1890, p. viii.

12 Meyer 1890 (voir note 11), p. 25.

13 C. New, *Life, Wanderings, and Labours in Eastern Africa, with an Account of the First Successful Ascent of the Equatorial Snow Mountain, Kilima Njaro, and Remarks upon East African Slavery*, Londres 1873, pp. 286–290; H. H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition. A Record of Scientific Exploration in Eastern Equatorial Africa and a General Description of the Natural History, Languages, and Commerce of the Kilima-Njaro District*, Londres 1886, p. 40.

14 Froment (voir note 7).

15 Johnston (voir note 13), pp. 232 et 278–279.

16 Rebmann (voir note 5), p. 23.

17 New (voir note 13), p. 426. À noter que Charles New, qui ne s'est pas muni d'instruments de mesure, ne précise pas à quelle altitude ils se situent alors.

18 Ibid., pp. 407–409, 420–421 et 528; Johnston (voir note 13), pp. 270–275.

19 C. C. von der Decken, «Geographical Notes of an Expedition to Mount Kilimandjaro in 1862–63», *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 34, 1864, p. 4; Id., O. Kersten, *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1865*, Leipzig 1871, pp. 51–52; New (voir note 13), pp. 427–430; Johnston (voir note 13), pp. 271 et 274–275.

20 New (voir note 13), pp. 406–408.

21 Ces tensions entre les Européens et leurs employés locaux ont été autant observées pour l'exploration en Afrique qu'en Asie. Voir par exemple: H. Blais, *Mirages de la carte. L'invention de l'Algérie coloniale. XIX^e–XX^e siècle*, Paris 2014; C. Lefebvre, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoire de territoires et de frontières, du Jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e–XX^e siècle*, Paris 2015; I. Surun, *Dévoiler l'Afrique? Lieux et pratiques de l'exploration (Afrique*

occidentale, 1780–1880), Paris 2018; M. de Rugy, *Aux confins des empires. Cartes et constructions territoriales dans le nord de la péninsule Indochinoise (1885–1914)*, Paris 2018; von Brescius (voir note 4).

22 New (voir note 13), pp. 403, 419–420, 425–426 et 431.

23 Johnston (voir note 13), pp. 243–258.

24 Ibid., p. 274.

25 Meyer débute son ascension le 28 septembre 1889, pour atteindre le sommet le 6 octobre, et rester encore en haute altitude jusqu'à la fin du mois: Meyer (voir note 11), pp. 107–169.

26 New (voir note 13), p. 431.

27 Ibid., pp. 400 et 431.

28 Martinoia (voir note 2), pp. 90–105.

29 R. Martinoia, «Du 'serveur' au 'seigneur'. Une relecture historique de la domination dans la relation guide-client, au prisme de l'institutionnalisation du métier», in: M. Attali (ed.), *L'ENSA à la conquête des sommets*, Fontaine 2015, pp. 125–146.

30 Voir en particulier: von Brescius (voir note 4); Fleetwood (voir note 4).

31 New (voir note 13), p. 424.

32 Ibid., p. 400. Sur le prétendu rapport sacré des Chaggas au Kilimandjaro, et sa critique, voir en particulier: J. Mathieu, *Mount Sacred. A Brief Global History of Holy Mountains since 1500*, Winwick 2023.

33 Voir par exemple: C. C. von der Decken, O. Kersten, *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1865*, Leipzig 1869, p. 267; New (voir note 13), p. 348; J. Thomson, «Through the Masai Country to Victoria Nyanza», *Proceedings of the Royal Geographical Society and Monthly Record of Geography*, 6, 2, décembre 1884, p. 694; Johnston (voir note 13), p. 152.

34 Fleetwood (voir note 4).

35 von der Decken (voir note 19), p. 4.

36 Ibidem.

37 Cette idée d'une production, par les cartes, d'espaces socialement vides, et des conséquences politiques qu'elle peut avoir, a déjà été bien démontrée, notamment en contexte colonial: J. B. Harley, «Cartes, savoir et pouvoir», in: P. Gould, A. Bailly (eds.), *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*, Paris 1995, pp. 19–51; Lefebvre (voir note 21); Surun (voir note 21).